

Maurane Nait Mazi

Seconde main

Une nouvelle économie des objets



Éditions Les Pérégrines

Avant-propos

Je me suis intéressée à la seconde main parce que les objets m'étouffaient. Chez moi, il y avait des choses partout : sous le lit, sur les étagères, dans des cartons. Des vêtements jamais portés, des livres jamais ouverts. Ils ne me servaient pas vraiment – et l'écriture de ce livre m'a depuis amenée à penser que c'était peut-être moi qui les servais, mais chaque chose en son temps.

J'ai commencé à m'en séparer. J'ai donné, j'ai vendu. Ce geste, d'abord pratique, s'est chargé d'un plaisir inattendu : voir un objet quitter ma vie tout en continuant la sienne ailleurs. Chaque départ produisait un léger déplacement. Ce n'était pas tant le vide que je cherchais que le mouvement : sentir que les choses pouvaient circuler sans moi, et que rien ne se brisait pour autant. La seconde main ne m'était pas étrangère, loin de là, mais elle prit un autre sens. Très vite, j'ai compris que cette expérience n'était pas seulement la mienne. D'autres, autour de moi, se délestaient. Un même élan traversait nos vies : trier, vendre, donner, faire de la place. Nous cherchions à alléger notre quotidien – sans renoncer à consommer.

C'est à ce moment-là que j'ai senti que l'échelle changeait. Ce qui relevait autrefois du don, du troc, du rudiment ou de la transmission semblait soudain prendre une autre ampleur. Ce n'étaient plus seulement des gestes isolés, des arrangements entre proches ou des trouvailles au hasard. Quelque chose se dessinait, sans que je sache encore comment le nommer. Les objets circulaient plus vite que les mots pour les décrire.

La seconde main se loge au croisement de plusieurs crises. Écologique, d'abord, quand elle vise à enrayer la surproduction. Économique, lorsqu'elle offre des marges de manœuvre dans des budgets contraints. Sociale, lorsqu'elle est une manière d'échanger, de transmettre, de maintenir du lien là où les relations se fragilisent. Politique, en servant de terrain d'initiatives citoyennes face aux limites des politiques publiques. Mais elle touche aussi à autre chose, de plus discret, de plus sensible. Elle engage nos affects. La joie de trouver. La fierté de faire « mieux ». La gêne de revendre ce qui a compté. La honte, parfois, de certaines manières de faire – et d'avoir à s'en expliquer. C'est précisément sur cet intime que viennent se poser des injonctions contradictoires : consommer moins sans renoncer, alléger sans perdre, être responsable sans sortir du jeu. La seconde main devient alors un espace de compensation, où s'ajustent les tensions entre nécessité, désir et identité.

Concrètement, cela se traduit par une série de pratiques très ordinaires : revendre sur une application, chercher en occasion avant d'envisager le neuf, expliquer ses choix à ses proches, comme s'il fallait les convaincre. Si la seconde main s'impose, c'est aussi parce qu'elle s'insère, sans rupture, dans des habitudes déjà là. Dans ce qui paraît aller de soi s'organisent les flux matériels, leurs transformations, et les rapports

d'intérêts qu'ils soutiennent. Présente partout, la seconde main demeure pourtant peu interrogée pour ce qu'elle est : un système culturel et économique à part entière. Entre valorisation et soupçon, elle est commentée bien plus qu'elle n'est comprise.

Le récit médiatique joue ici un rôle décisif. En s'emparant de la seconde main, il contribue à la rendre visible, désirable, légitime. Il accompagne sa diffusion et participe à son succès. Mais il reste souvent en surface, en s'arrêtant aux images séduisantes du vintage, de la bonne affaire ou du bon – ou du mauvais – geste écologique, sans aller au-delà de ce qu'elles donnent immédiatement à voir. Or les sciences sociales ont montré que les économies de la seconde main organisent durablement la circulation des biens, produisent des hiérarchies de valeur et révèlent des rapports sociaux spécifiques. Il me semble parfois que nous regardons la seconde main sans la voir.

Aujourd'hui, elle sert plusieurs maîtres à la fois : l'économe et la grande marque, l'écologiste et l'investisseur, le débrouillard et le spéculateur. Elle fait coexister des intérêts qui, longtemps, se sont ignorés, réunissant des mondes que tout semblait opposer : la solidarité et le marketing, la sobriété et la production. Elle se donne les traits d'une alternative tout en reprenant progressivement les codes du neuf : design épuré, logistique rationalisée, communication séduisante. C'est aussi pour cela qu'elle me fascine : parce qu'elle avance masquée et échappe à un examen approfondi.

Depuis trois ans, je l'observe de près, au point d'y avoir consacré un travail d'enquête continu et d'avoir créé un site d'information spécialisé, présenté comme le premier média du genre. Ce travail m'a surtout appris une chose : la seconde main ne se situe pas en marge du capitalisme consumériste.

Seconde main

Et ce livre est né de l'idée qu'elle en épouse au contraire les dynamiques, tout en les déplaçant. Il ne s'agit pas seulement de dire que la seconde main reproduit les formes du neuf. Je fais ici l'hypothèse qu'elle en transforme les usages, en ouvrant de nouveaux marchés, de nouvelles pratiques et de nouvelles promesses – parfois émancipatrices, parfois ambiguës. La seconde main devient alors le *nouveau neuf*. Non parce qu'elle le remplace, mais parce qu'elle s'y articule, en reprend progressivement les logiques, les formes et les travers. Cet essai part d'une expérience intime, mais vise plus loin. Il propose de regarder ce glissement d'un désencombrement simple et spontané vers des organisations et des récits structurés.